



RADIO SLOVENIA

Uredništvo igranega programa

Goran Gluvič

SMRT MAJAKOVSKEGA

Radijska igra

Goran Gluvič:

LA MORT DE MAÏAKOVSKI

(pièce radiophonique)

Rédaction du programme
des pièces radiophoniques

SUR L'OEUVRE

La pièce radiophonique LA MORT DE MAÏAKOVSKI de l'auteur slovène Goran Gluvić est une pièce policière de son genre, qui parle de la répression politique contre l'art, les artistes et chaque homme. Comme thème de la pièce, l'auteur renouvelle les circonstances qui ont amené à Moscou, le 14 avril 1930, à la mort du poète soviétique Vladimir Vladimirovitch Maïakovski. Il faut toutefois mettre un plus grand accent sur le procédé formel de Gluvić de cette pièce, qui apparaît manifestement comme une recherche communicologique immanente du cas Maïakovski - comment s'est formée la communication du suicide de Maïakovski et comment il est possible de combiner les éléments variables de cette communication, de façon qu'elle obtienne une signification tout à fait différente. De cette intention de l'auteur il s'ensuit dans la pièce que son action se déroule en deux parties. Tout d'abord il résume les événements et les conditions politiques des deux derniers jours de la vie du poète. A cela Gluvić a ajouté un segment fictif - ce que la licence poétique permet à l'auteur - et avec lui il a élucidé le rapport entre Maïakovski et Lessenine, qui s'est également suicidé cinq ans auparavant. Gluvić a transposé ingénieusement cette situation dans la langue dramatique, en mettant Lessenine mort dans sa pièce en tant que personnage dramatique, qui se confronte avec Maïakovski et lui transmet le message de la police secrète, à savoir que l'Etat a besoin de lui comme héros silencieux. Dans la seconde partie de la pièce, Gluvić reconstruit les mêmes événements avec l'hypothèse que le pouvoir soviétique a adapté les faits de la mort de Maïakovski conformément aux intérêts politiques et pour cela il a dû calmer l'esprit critique du poète. Mais malgré cette découverte provocative, à la fin de la pièce Gluvić rejoint la constatation historique consolidée, tenant compte de la lettre d'adieu de Maïakovski: "N'accusez personne de ma mort et, je vous en prie, ne faites pas d'intrigues."

(Le temps et le lieu de l'action: du 12 au 14 avril 1930 à Moscou.)

Effet: Il tombe des gouttes . . .

Musique

Le coordinateur: Le 28.12.1925, Sergheï Iessenine s'est suicidé dans un hôtel de Leningrad. Les cercles artistiques d'alors et le peuple soviétique entier ont été ébranlés par la mort du populaire poète. Les écrivains rivalisaient entre eux pour établir qui écrirait la nécrologie la plus originale ou un poème consacré au poète mort. L'un d'entre eux était aussi Vladimir Maïakovski qui, cinq ans plus tard, s'est également suicidé.

Musique

Le coordinateur: Le 12 avril 1930. (Musique)
Le 12 avril 1930, au siège de l'Union des écrivains s'entretenaient Vladimir Vladmirovitch Maïakovski et Alexandre Pétrovitch Dovjenko. Le thème de l'entretien: Le film de Dovjenko "La terre".

Maïakovski: J'ai entendu dire que tu as des difficultés avec ton nouveau film?

Dovjenko: Oui. Tu l'as vu?

Maïakovski: Il y a quatre jours, au Club.

Dovjenko: J'aimerais entendre ton opinion.

Maïakovski: Que te dirais-je? Ces derniers temps, je ne sais pas ce qui se passe. . . Je ne comprends pas ou je ne veux pas comprendre. Je devrais le voir plusieurs fois.

Dovjenko: Tu n'auras plus l'occasion de voir le film tel que tu l'as vu. Les tailleurs du montage ont fait leur besogne.

Maïakovski: Déjà?

Dovjenko: Malheureusement. C'est la fin de l'art soviétique. Les Rapps ont atteint leur but. Des succédanés indigestes arrivent.

Maïakovski: Il y a longtemps que c'est la fin de tout. Avant le commencement, c'était la fin de tout. Nous avons connu un beau rêve; pour cela, camarades, réveillons-nous, ou bien plongeons dans un sommeil plus profond, d'où il n'y a pas de salut.

Dovjenko: Un vers inhabituel. Au moins pour toi. Comme si c'était Iessenine qui parlait.

Maïakovski: Écoute! J'ai vu ton film et je suis heureux de l'avoir vu.

Le coordinateur: Un employé interrompt l'entretien et informa Maïakovski que quelqu'un le désirait au téléphone.

L'employé: Camarade Vladimirovitch, le téléphone pour vous.

Maïakovski: S'est-il présenté?

- L'employé:** Malheureusement non.
- Maïakovski:** Merci. Excuse-moi un instant, Sacha. (Accent musical. Dans la cabine de douche) Maïakovski. Vous désirez?
- Un agent:** (du tube de la douche) Écoute, toutou!
- Maïakovski:** Toutou? Mais qui êtes-vous pour vous permettre de me parler si insolument?
- L'agent:** Vous l'apprendrez, puisque nous nous rencontrerons bientôt.
- Maïakovski:** Pourquoi m'importunez-vous tout le temps? Votre impertinence n'a pas de limites, n'est-ce pas? Si vous êtes un homme - bien que j'en doute - venez chez moi personnellement!
- L'agent:** Ne déposez pas l'écouteur. Je ne vous le souhaite pas.
- Maïakovski:** Que voulez-vous encore?
- L'agent:** L'autorité n'est ni un jeu, ni un chant de louanges, mais des ordres. Nous n'avons pas besoin d'âme que l'on laisse comme un manteau au portemanteau. A partir de maintenant nous collaborerons plus authentiquement.
- Maïakovski:** Plus authentiquement? Quelle expression est-ce là?
- L'agent:** L'expression d'un policier qui voulait devenir poète ou celle d'un poète qui est devenu policier.
- Maïakovski:** Que chantez-vous là?
- L'agent:** Autour de nous il y a des ennemis. Vous ne vous intéressez nullement à eux. Vous écrivez seulement des poèmes. Mais cela se terminera bientôt. Vous avez commis une faute grave en écrivant la pièce "La douche". Nous vous donnons l'occasion de vous racheter.
- Maïakovski:** Écoutez une fois pour toutes. . . (la communication téléphonique est interrompue.)
(Au club . . .)
- Le coordinateur:** Maïakovski est revenu chez Dovjenko, mais il n'a plus parlé. Peu après, Lev Nikouline s'est joint à eux.
- Nikouline:** Qu'y a-t-il, camarades? Pourquoi ce silence de malheur? Sacha, ton film sera encore dans le meilleur ordre. Il restera dans l'histoire du cinéma, si on l'écrit un jour. Et on l'écrira, je te l'assure.
- Dovjenko:** Tu vends de l'optimisme? Ou du cynisme?
- Nikouline:** Tu te trompes. L'industrie est notre avenir et le film est le fruit de l'industrie. Notre tâche est de dompter l'industrie, de la planter dans l'homme, duquel germera un nouvel art. Disons, socialiste! Regarde notre Vladimir Vladimirovitch. Récemment on lui a livré de Paris une petite Renault, une merveille de l'industrie automobile. Mais chacun ne peut pas prendre le

volant, sauf s'il est un artiste de la conduite. Et un artiste de la conduite est seulement celui qui aime la merveille de la mécanique. Mais il va sans dire que notre cher Volodia est le bon. Il aime le son du moteur comme il aime les vers. Sérioja lessenine aimait la mélodie des bouleaux, mais Volodia aime la mélodie du moteur; cela est l'unique différence entre ces deux grands poètes. Malheureusement, l'un d'entre eux n'est plus parmi les vivants. L'un aimait, l'autre aime encore. Volodia, pourquoi gardes-tu le silence? Es-tu content de ta Renault?

Maïakovski: Salut, les amis!

Nikouline: Qu'est-ce qu'il a? Chaque fois que je lui mentionnais les machines ou les automobiles, il parlait des heures, de sorte qu'on s'en débarrassait difficilement, et maintenant. . .

Dovjenko: Ces derniers temps, l'atmosphère de Moscou lui nuit beaucoup.

(Effet: Des pas. . .)

Le coordinateur: Maïakovski est parti dans sa Renault jusqu'à l'édifice jusqu'au passage de Loubiana, où il habitait. Après avoir parké sa voiture, il claqua la portière, qui retentit. Il n'avait jamais fait quelque chose de pareil. (Claquement de portes, des pas dans l'escalier vers le haut.) A pas lourds il montait l'escalier. A mi-chemin il rencontra la femme de ménage.

La femme de ménage: Vladimir Vladimirovitch?

Maïakovski: Ah! C'est vous? Excusez-moi de ne pas vous avoir aperçu. Je suis très fatigué. Je vois que vous partez.

La femme de ménage: J'ai rangé votre appartement, comme vous me l'avez ordonné, mais . . . Ne m'en veuillez pas!

Maïakovski: Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Femme de ménage: Il y a déjà quelque temps que je fais le ménage chez vous et je n'ai jamais déplacé vos affaires dans la pièce, où vous écrivez.

Maïakovski: Allons! Dites donc! Je suis fatigué.

La femme de ménage: Il me semble que quelques objets ne sont pas à la même place, comme vous les laissez ordinairement.

Maïakovski: De quoi parlez-vous? Vous ne vous attendez quand même pas qu'ils soient toujours à la même place. Je ne suis pas un automate. Quelle journée! Est-ce que je rencontre des inconnus?

La femme de ménage: Ne vous fâchez pas contre moi! Je voulais seulement que vous ne m'imputiez pas le désordre dans votre appartement. Hier, quand vous m'avez téléphoné, vous n'avez pas men-

tionné vos cahiers et vos livres dispersés. Et maintenant je vois . . . que vous êtes très tendu . . .

Maïakovski: De quoi parlez-vous?

La femme de ménage: Vous savez, Vladimir Vladimirovitch, je suis une femme de ménage consciencieuse. Et ça me fait mal si je laisse du désordre derrière moi, même si on me l'ordonne. Je ne voudrais pas qu'on dise de moi . . .
(Elle se met à pleurer.)

Maïakovski: Eh bien! Dites quoi!

La femme de ménage: Qu'on dise de moi que je n'ai pas voulu ranger.

Maïakovski: Calmez-vous! Permettez-moi de vous embrasser. Vous vous sentez mieux?

La femme de ménage: Oui.

Maïakovski: Venez de nouveau la semaine prochaine. D'accord?

La femme de ménage: Si Dieu le veut, je viendrai. Au revoir.

Musique

Le coordinateur: Ensuite, Maïakovski entra dans son appartement et son cabinet de travail. Aussitôt il vit qu'il était en désordre.

Maïakovski: Non, non, ils ne se joueront plus de moi. Les Rapps sont devenus de la canaille et leur poésie un goulasch gâté.

La coordinateur: Il s'assit à son bureau et écrivit: "A tous!" Puis il entendit des pas derrière lui. Il se retourna.

Maïakovski: Toi? Iessenine? Comment?

Iessenine: Qu'y a-t-il, petit frère, tu es en train de perdre pied? Je vois que tu écris un poème. Je sais que tu l'écris, Volodia. Je sais aussi quel poème tu écrirais, si je n'étais pas apparu. Tu écriras jamais de poème sur tes persécuteurs. Avec mon arrivée, tout a changé.

Maïakovski: Est-ce que tu ne t'es pas pendu, il y a quelques années?

Iessenine: (rire) Oui et après? J'étais mort et maintenant je suis vivant. Je serai vivant jusqu'à ce que je te sauve. Je ne permettrai pas que tu t'étouffes devant l'idée que tu célébrais dans tes poèmes.

Maïakovski: De quoi parles-tu?

Iessenine: La police secrète t'éliminera. Tu la gênes. Tant que le pouvoir avait besoin de toi, tu existais. Quand tu as commencé à douter, ils se sont décidés de ne plus accepter tes services. Ils ont besoin d'un héros silencieux.

Maïakovski: Tu es fou.

- lessenine:** J'ai entendu dire que tu voulais m'aider. la veille de mon suicide. Tu étais le seul à avoir reconnu qu'on ne doit pas plaisanter avec le désespoir de l'homme. En remerciement, je vais maintenant t'aider.
- Maïakovski:** Va-t-en, pour que je ne te jette pas hors de l'appartement!
- lessenine:** Je ne vais nulle part, tant que je n'aurai accompli ma tâche.
- Maïakovski:** Toi, tu n'es pas lessenine! Si je t'empoigne. . . Si je t'empoigne. . . Toi, tu n'es pas lessenine. . . Si je t'empoigne. . .
- lessenine:** Je suis derrière ton dos.
- Maïakovski:** Tu t'amuses bien, camarade esprit!
- lessenine:** Tu ne peux pas attraper les morts. Donc, commençons! J'aimerais éclaircir l'affaire tout de suite. En premier - tu te suicideras. En second - avant cela tu écriras une lettre d'adieux que je vais te dicter.
- Maïakovski:** Moi, Maïakovski, me suicider? Moi, poète, qui enthousiasme les foules par mon optimisme. . .
- lessenine:** Allons donc! Nous savons tous deux qui tu es. Un tendre toutou, comme tu aimais signer dans tes lettres à Lilia Brik, la femme de ton meilleur ami Osip. Écris! Le titre que tu as inscrit, est bon. Donc - "A tous!" Et maintenant continuons! (Il dicte aussi la ponctuation.) "N'accusez personne de ma mort et, je vous en prie, ne faites pas d'intrigues! Le défunt n'aimerait pas cela. Maman, mes deux soeurs et camarades, pardonnez-moi - ce n'est pas la formule (je ne la recommande pas à d'autres), mais je n'ai pas trouvé d'autre issue. Lilia, je t'aime. Camarade pouvoir - voici ma famille: Lilia Brik, maman, mes deux soeurs et Véronika Vitoldovna Polonskaya. Si tu leur assures une vie normale - je t'en remercie. Donnez les vers inachevés aux Brik, ils y pourvoiront." Voilà, Volodia, ce sera tout.
- Maïakovski:** (répète) Ils. . . y. . . pourvoiront. . .
- lessenine:** Eh! Je vois ici un poème. Intéressant. Recopie-le!
- Maïakovski:** lessenine, je ne sais pas pourquoi je fais cela.
- lessenine:** Tu l'apprendras bientôt. Les vivants ne peuvent pas reconnaître cela. Parfait. Je suis content de toi. Cher Volodia, j'ai accompli ma tâche. Vivre et mourir n'est nullement une nouveauté. Je suis peut-être d'accord sur ce que tu as écrit dans le poème sur moi: qu'il n'est pas difficile de mourir, qu'il est plus difficile d'édifier la vie. Ça dépend. Si je prends ton cas, toi qui as édifié ta vie sans vacillement, tu reconnais que l'édification est incomparablement plus facile que l'anéantissement. Vivre et mourir n'est nullement une nouveauté. (Il s'éloigne.)

Maïakovski: Au diable! Personne ne m'entraînera dans une mort violente. Pas même toi, Sérioja. Où as-tu disparu? (pause) Je dois te chasser de mes pensées! Chasser!

(Le téléphone sonne. On décroche l'écouteur.)

L'agent: Écoute, Maïakovski! (Bruissement de l'eau. . .) Nous arrivons demain soir. Nous sommes convaincus que ton entretien avec lessenine a été utile et fécond. Nous te permettons d'utiliser la journée de demain, le dernier jour de ta vie, pour des affaires personnelles. Agis selon les instructions!

(Le dé clic du téléphone et le son caractéristique de l'interruption de la communication. . .)

Maïakovski: Maïakovski ne se suicidera jamais!

Le coordinateur: Le 13 avril 1930 au matin, quand Maïakovski s'était endormi à son bureau, le téléphone sonna de nouveau.

(Le téléphone sonne.)

Maïakovski: Au diable! (Il décroche l'écouteur.)

Katayev: (au téléphone) Vladimir Vladimirovitch?

Maïakovski: Ah! C'est toi, Katayev? Quoi de bon?

Katayev: Écoute! Demain soir j'organise une petite soirée. Je t'invite à te joindre à nous. Avec Nora évidemment.

Maïakovski: Parfait, Katayev. Nous viendrons. Nous nous voyons à la soirée.

Katayev: Salut!

Maïakovski: (raccroche l'écouteur) Bonne idée!

Le coordinateur: En prononçant les mots "bonne idée", Maïakovski commença à forger le plan, à savoir comment il ne serait jamais et nulle part seul. Il sera toujours entouré de gens. . . Mais quiconque il appela ce matin-là, il n'était pas à la maison ou ne répondait pas. Il s'assit dans sa voiture et roula dans les rues de Moscou. Tard dans l'après-midi il arriva devant l'édifice du Théâtre artistique, où l'attendait Véronika Polonskaya.

(Le ronronnement d'un moteur automobile en marche, le bruit d'une portière qui se ferme. . .)

Polonskaya: Qu'as-tu fait toute la journée? T'es-tu amusé?

(Une randonnée en auto, dans l'intervalle un entretien. . .)

Maïakovski: J'ai roulé alentour.

Polonskaya: Tu es pâle.

Maïakovski: Je suis enrhumé. Après une visite chez Katayev, nous irons chez moi au passage de Loubiana. Je te prierais de rester quelques jours chez moi et de n'aller nulle part sans moi.

- Polonskaya:** Je ne peux pas.
- Maïakovski:** Je t'en prie!
- Polonskaya:** Tu es fou? Dans la matinée j'ai une répétition. Je n'aimerais pas manquer l'occasion. On n'a pas le rôle principal tous les jours.
- Maïakovski:** Au diable les rôles principaux!
- Polonskaya:** Qu'est-ce que tu as? Pourquoi t'alarmes-tu?
- Maïakovski:** Tu comprends - non! Tous me répondent - non! Partout seulement - non!
- (Accent musical)
- Le coordinateur:** Véronika Polonskaya et Vladimir Maïakovski s'en allèrent à la soirée, organisée par Katayev. La compagnie s'ennuya passablement. Ils revinrent tard le soir.
- Polonskaya:** Volodia, mon cher, dis-moi ce qui t'arrive!
- Maïakovski:** Je suis fatigué et enrhumé. Rien que ça.
- Polonskaya:** Moi aussi, je suis fatiguée. Il me semble que je m'endormirai avant même de me renverser sur mon lit. Demain, une répétition fatigante m'attend.
- Maïakovski:** Alors, tu persévères?
- Polonskaya:** Comprends-moi! Pourquoi m'as-tu lancé des papiers toute la soirée, hein? Dis!
- Maïakovski:** Va te coucher! Nous causerons demain.
- Le coordinateur:** Polonskaya et Maïakovski allèrent se coucher. Quand ils dormaient profondément, le 14 avril à deux heures du matin, les agents de la police secrète réveillèrent Maïakovski.
- (Accent musical. . .)
- Maïakovski:** Qu'est-ce que vous vous permettez?
- Un agent:** Nous t'avons attendu hier soir. Tu ne t'en es pas tenu à notre accord.
- Maïakovski:** Vous êtes encore convaincus que je collaborerai.
- L'agent:** Non, non, maintenant c'est trop tard. Tu as refusé. Nous n'avons pas besoin d'irrésolus. Tu as refusé. Nous n'avons pas besoin d'irrésolus. Où est le revolver que tu as reçu, quand tu tournais le film "Il n'est pas né pour l'argent"? Quand Polonskaya s'en ira, il arrivera ce qui doit arriver. N'essaie pas de la convaincre de rester. Où est le revolver?
- Maïakovski:** Dans le tiroir. (pause) Où êtes-vous? Où êtes-vous allés? J'ai probablement rêvé tout cela.
- Polonskaya:** (se réveille) Volodia, tu m'as appelé?

Maïakovski: J'ai des cauchemars. Dors!

(Accent musical. . .)

Le coordinateur: Le matin, à dix heures dix, Maïakovski dormait encore, tandis que Polonskaya se préparait déjà à partir.

Polonskaya: Volodia, je m'en vais. Je t'ai réveillé pour te dire au revoir.

Maïakovski: Ne t'en va pas, Nora! Ne quitte pas l'appartement.

Polonskaya: Ne comprends-tu pas que je n'aurai pas facilement une telle occasion. Si je manque la répétition. . .

Maïakovski: Attends! Je vais avec toi.

Polonskaya: Ne sois pas fou! Je suis pressée. Viens me chercher le soir. Adieu!

(Effet: des pas quittant la chambre. . .)

Le coordinateur: Polonskaya sortit de l'appartement à dix heures dix. Bien qu'elle eût aperçu une personne, qui se tenait près de la porte et qui lui semblait être lessenine, elle ne se retourna pas, mais descendit l'escalier en courant. (des pas dans l'escalier) Maïakovski était assis dans son lit.

Maïakovski: Arrive ce qui doit arriver! Venez! Je vous attends. Mais je ne me tuerai pas. Et comment prouvez-vous? (avec panique) La lettre! Je dois détruire la lettre d'adieux.

(Accent musical)

Le coordinateur: A dix heures quinze, Polonskaya entendit un coup de feu, qui venait de l'appartement de Maïakovski.

(Un coup de revolver. Des pas. . . Accent musical)

(Polonskaya s'arrête et remonte l'escalier en courant. Des pas d'hommes qui descendent. Polonskaya s'arrête un instant.)

Le coordinateur: Polonskaya retourna dans l'appartement, où elle aperçut Maïakovski mort.

Polonskaya: (pousse un cri hystérique)

(Accent musical)

Le coordinateur: Le 14 avril 1930 dans la matinée. Auprès de lui il y avait le revolver qu'il avait utilisé, il y a douze ans, comme accessoire dans le film "Il n'est pas né pour l'argent". Mais commençons de nouveau. Essayons d'éclaircir quelques événements, qui se sont passés avant le temps ou en même temps. Tout d'abord l'appel téléphonique de l'inconnu. Le motif en était la première de la pièce "La douche".

L'inconnu: (voix du tube de la douche, comme au téléphone) Écoute, Maïakovski! Je suis travailleur et communiste. J'ai vu ta pièce. De la merde! Incompréhensible pour un homme ordinaire. Je suis extrêmement déçu, camarade Maïakovski. Pourquoi

n'as-tu pas écrit qu'au bureaucrate s'opposent les travailleurs ou les membres du parti? Qui est-ce qui t'a payé pour ne pas faire ça? Les impérialistes que tu rencontrais dans tes voyages par le monde? Pourquoi n'as-tu pas montré les travailleurs ou les communistes, passant le bureaucrate à la douche, comme cela se passe en réalité, hein? Tu nous as offensé et nous ne supporterons pas de telles offenses!

Maïakovski: Personne ne me commandera comment je dois écrire! De plus, vous pourriez vous présenter.

L'inconnu: Et comment encore! C'est nous qui fabriquons le papier et imprimons tes productions artistiques. Personne ne nous offensera. C'est un avertissement.
(Le déclic du téléphone. Passage dans l'acoustique du bureau. . .)

Le coordinateur: Un entretien entre l'administrateur du Théâtre artistique et un agent de la police.

(La porte se ferme.)

L'administrateur: Vous désirez, camarade?

L'agent: Je m'intéresse à Véronika Vitoldovna.

L'administrateur: Polonskaya?

L'agent: Oui, justement elle.

L'administrateur: Comme actrice ou femme?

L'agent: Avant tout comme actrice.

L'administrateur: Elle a du talent, mais elle manque d'expériences dramatiques qu'elle obtiendra bientôt par un travail dur et honnête.

L'agent: Pensez-vous qu'elle pourrait assumer le rôle principal dans votre représentation suivante?

L'administrateur: Non. A vrai dire difficilement. Cela pourrait lui nuire. Nous avons toujours veillé à ce que nos acteurs se développent convenablement.

L'agent: Vous avez dit: difficilement. Supprimez cette difficulté et donnez-lui le rôle principal.

L'administrateur: Je ne le peux pas. . .

L'agent: C'est un ordre! Demain, notre courrier passera chez vous. Prenez les mesures pour lui remettre l'horaire des répétitions théâtrales. Au revoir, camarade administrateur.

(Effet - la porte se ferme; acoustique de la rue)

Le coordinateur: Quand la femme de ménage sortit de l'édifice du passage de Loubiana, les agents, qui étaient chez l'administrateur, l'attendaient.

L'agent: Camarade, entrez dans l'automobile; nous aimerions vous parler.

La femme de ménage: Que voulez-vous de moi?

L'agent: Rien ne vous arrivera. Entrez!

La femme de ménage: J'ai peur.

(La portière se ferme, le moteur se met en marche, un entretien en cours de route. . .)

L'agent: Vous êtes femme de ménage chez Vladimir Vladimirovitch?

La femme de ménage: Oui, une fois par semaine je fais le ménage chez lui.

L'agent: Est-ce que vous désiriez être femme de ménage chez notre grand Staline?

La femme de ménage: Oh! Camarade, vous vous moquez sûrement de moi?

L'agent: Est-ce que nous avons l'air de gens qui plaisantent?

La femme de ménage: Non.

L'agent: Alors?

La femme de ménage: Le grand Staline. . .

L'agent: Oui, le grand Staline.

La femme de ménage: Le grand Staline. . .

L'agent: Le grand Staline!

La femme de ménage: Le grand Staline. . .

L'agent: Le grand Staline. . .

La femme de ménage: Le grand Staline ne serait probablement pas content de moi.

L'agent: C'est votre problème personnel.

La femme de ménage: Quoi qu'il en soit, vous me faites un grand honneur.

L'agent: Qui ou non?

La femme de ménage: Oui.

L'agent: Nous vous emmènerons chez lui. Tout de suite.

La femme de ménage: Tout de suite? Mais. . .

L'agent: Quoi?

La femme de ménage: Je devrais communiquer à Vladimir Vladimirovitch qu'il cherche une autre femme de ménage.

L'agent: Nous l'informerons. D'ailleurs il n'en aura plus besoin.

(Les effets font silence.)

Le coordinateur: Ainsi, toute trace de la femme de ménage s'effaçait. Il semble peut-être que l'épisode soit sans importance, mais nous ne pouvons passer outre au fait qu'elle seule a vu l'appartement

sens dessus dessous. Et elle a peut-être vu encore quelque chose qu'elle n'a pas osé dire à Maïakovski? Elle a peut-être vu lessenine? Si elle l'a vu, elle l'a tu consciemment, car qui appellerait une femme de ménage folle, à laquelle apparaissent des esprits, pour faire leur ménage? L'affaire suivante.

(Entrée dans l'auto et randonnée. . .)

Le 13 avril, quand Maïakovski roulait dans les rues de Moscou, il sentit un souffle derrière le cou. Il se retourna.

(En cours de route dans l'auto. . .)

Maïakovski: Que fais-tu derrière?

lessenine: Une question vraiment inhabituelle. Aujourd'hui est ton dernier jour. Je vois que tu es esseulé et je suis venu te tenir compagnie.

Maïakovski: Je n'ai pas besoin de compagnie. Je veux être seul.

lessenine: Si tu veux, je vais changer la raison. Je suis venu, parce que je n'ai encore jamais roulé avec toi et que j'aimerais vraiment voir comment tu conduis. Bon! Demande-moi ce qui te tourmente. Je te le dirai. Je suis ici pour ça.

Maïakovski: Je ne te comprends pas.

lessenine: Je sais que tu désires apprendre comment c'est là-bas.

Maïakovski: Où "là-bas"?

lessenine: Dans l'autre monde.

Maïakovski: (se met à rire aux éclats) Arrête, Sérioja! Tu penses que je crois en l'autre monde. Eh bien! Si tu désires le dire, dis-le!

lessenine: C'est beau. (pause)

Maïakovski: Seulement beau. Rien de concret?

lessenine: Rien. Rien.

Maïakovski: Je ne crois pas que tu es lessenine, mais. . .

lessenine: Je dois avouer que tu domines bien la machine. Je me sens en sûreté, quand tu conduis.

Maïakovski: Alors dis comment c'est là-bas!

lessenine: Tu n'as quand même pas pu te dominer. C'est le vide, mon cher Volodia, le vide.

Maïakovski: Tu mens!

lessenine: Mais pas comme celui que tu ressens ces derniers jours. Comme je l'ai senti alors. Un vide qui pèse sur toi. Bien au contraire. Tu sens un soulagement inhabituel. Et puis la beauté.

Maïakovski: Non, non et non! Je sais pourquoi tu es assis derrière moi! Tu me convaincs. Va-t-en! Je n'irai pas sur tes pas!

Iessenine: On peut éviter la révolution, mais pas la mort!

Maïakovski: Va-t-en!

Iessenine: Je m'en vais. Polonskaya t'attend déjà.

(Les effets s'apaisent graduellement.)

Le coordinateur: Comme on le sait, Maïakovski et Polonskaya allèrent à la soirée de Katayev. A cette soirée étaient présents aussi Nikouline et Dovjenko. Ils s'entretenaient. De qui? De Maïakovski.

(Effets - les portières des voitures se ferment; le passage menant à l'appartement, où a lieu la soirée. . .)

Nikouline: As-tu entendu?

Dovjenko: Quoi?

Nikouline: Maintenant c'est le tour de Maïakovski. S'ils l'écartent, le chemin du réalisme socialiste sera frayé.

Maïakovski: J'entends que vous me mentionnez.

Nikouline: Nous parlions des attaques contre ton oeuvre. J'ai peur pour toi.

Maïakovski: Je ne comprends pas.

Nikouline: Tu comprends, et comment! Nous feignons tous de ne rien comprendre. Mais ils se jouent de nous comme avec des dés. Amis, le mieux sera que je prenne congé. J'en ai déjà trop dit. Les murs ont des oreilles. J'espère que ce n'est pas le cas ici, chez Katayev. Au revoir - j'espère.

Dovjenko: De quoi Nikouline parle-t-il?

Maïakovski: Je ne sais pas.

Katayev: Vous vous amusez, les gars?

Maïakovski: Qui a envie de s'amuser, Katayev?

Katayev: Oui, qui? Je voulais faire une soirée pour vous, à qui ces derniers temps ils envoient des flèches empoisonnées, mais je vois que le poison est plus fort que votre sang.

Dovjenko: Je ne comprends rien.

Katayev: Moins tu sais, mieux ça vaut.

Maïakovski: Ce n'est pas vrai! On devrait savoir beaucoup plus!

Katayev: Je sais que cela est impossible; de ce fait, je suis convaincu qu'il vaut mieux ne rien savoir.

Dovjenko: Est-ce que quelqu'un me dira ce qui se passe?

Katayev: Toi, tu réfléchis avec ta caméra, non avec la parole. Cependant, quand ils reconnaîtront quelle force a la bande cinématographique, alors. . . .

Dovjenko: Quoi alors? Qui reconnaîtra?
Katayev: Moi, je ne serai peut-être plus. (pause) Tu t'en vas?
Maïakovski: Oui, je ne me sens pas bien. J'ai pris froid. Sacha, donne de tes nouvelles!
Katayev: Je regrette que la soirée n'ait pas réussi.
Maïakovski: Ne sois pas triste, au revoir, mon vieux. Nora on s'en va.
Katayev: Que dis-tu de tout cela, Dovjenko?
Dovjenko: C'est la fin de l'art soviétique. Et il faut documenter cette fin sur la bande cinématographique.

(Passage à une nouvelle acoustique _)

Le coordinateur: Après la visite des agents, Maïakovski s'endormit. Vers quatre heures et demie du matin, il se réveilla et alluma une cigarette.

(Effets irréels. . .)

Iessenine: Bonjour, Volodia. Aujourd'hui c'est ton dernier matin dans le monde réel. Tu mourras à dix heures quinze, n'est-ce pas?

Maïakovski: Sérioja, ne pourrais-tu pas cesser de me rendre visite?

Iessenine: Je voulais te dire que tu n'as rien à craindre.

Maïakovski: Tu m'encourages, mais en vain. Je ne me suiciderai pas.

Iessenine: Maintenant cela n'est pas important. Il est plus important qu'ils te vénéreront comme un grand poète soviétique, moins russe. Comme un grand poète socialiste. Félicitations!

Maïakovski: Est-ce que dans l'autre monde le cynisme est permis?

Iessenine: Tu as donc réfléchi sur l'autre monde?

Maïakovski: Bon. Je vais dormir. Et toi, assieds-toi ici et regarde-moi, si tu veux.

Iessenine: Tu as donc réfléchi sur l'autre monde! Tu as réfléchi. . . réfléchi. . . (Il s'éloigne.)

Le coordinateur: Iessenine n'est pas resté près de Maïakovski. Toute la matinée il s'est promené dans le passage de Loubiana. Au départ de Polonskaya, il se tenait à la porte de l'appartement. Entre-temps, Maïakovski sauta du lit et infatigablement chercha la lettre dictée par Iessenine.

Maïakovski: La lettre! Je dois détruire la lettre d'adieu. Où est-elle?

L'agent: La lettre d'adieu est en lieu sûr. Et maintenant au travail. Le mieux sera que tu finisses tout seul. Comme Iessenine te l'a conseillé. Voici le revolver.

Maïakovski: Vous êtes toujours convaincus que je me tuerai?

L'agent: Allons, allons! Finissez! Ne perdons pas de temps.

Maïakovski: Je vous abattrai comme des bêtes féroces! (Il tire plusieurs fois, mais le revolver est sans cartouches.)

L'agent: Nous étions prêts à cela. Bon. Je vois que vous ne voulez pas collaborer, pas même aux derniers instants de votre vie. Saisissez-le! Je vais en finir moi-même.

(Un coup de revolver.)

L'agent: C'est fait. Allons, camarades!

Le coordinateur: Ainsi se termina l'adroite supercherie. Avant le retour de Polonskaya dans l'appartement, Iessenine s'approcha de Maïakovski.

(Accent musical)

Iessenine: Maintenant nous sommes de nouveau ensemble, Volodia.

Le coordinateur: (solennellement) Le quatorze avril mille neuf-cent-trente, à dix heures quinze, Vladimir Vladimirovitch Maïakovski s'est tué dans sa chambre du passage de Loubiana, cela avec le revolver qu'il utilisait dans le film "Il n'est pas né pour l'argent". Il avait trente-sept ans. Sur la table on trouva sa lettre d'adieux qu'il avait écrite deux jours avant.

(Accent musical)

La version officielle ne contient pas d'autres données. Re-
ommençons!

(Effet - des gouttes qui tombent; puis la même musique qu'au début de la
pièce. . .)

Traduction: Viktor Jesenik